

*Francesca Brugola / Pouvez-vous nous parler de votre démarche ?*

*Andréa Spartà / Je travaille généralement en utilisant des choses qui me percutent sans raison apparente, un morceau de plastique bleu autour d'une pêche, un tuyau d'arrosage, une vase antique, le menu délavé d'un traiteur chinois par exemple. Parfois, le choix n'est pas physique, mais plutôt de l'ordre de l'image. Je ne sais pas exactement ce qui génère le choix, mais il a souvent à voir avec une certaine domesticité. De ces choses, de ces images, je tente de garder une sorte de trame, que ce soit par l'objet ou l'image utilisé.e à l'origine. J'essaye alors de faire glisser ces trames, de les hybrider, de les croiser, de biaiser leurs familiarités tout en en conservant suffisamment pour convoquer une image mentale commune à tous.*

*F.B / D'où vient votre intérêt pour les objets du quotidien ? Et comment votre intérêt personnel et votre fascination pour les objets et les gestes "normaux" et quotidiens deviennent-ils un acte ou une position politique ?*

*A.S / J'ai toujours été intéressé par des notions de domesticité, je voulais être designer quand j'étais enfant, l'espace de vie m'intéresse. Je me suis d'abord attaché au mobilier, comme structure, ou support de notre vie privée. Au fur et à mesure, je me suis intéressé aux choses qui nous entourent, simplement parce qu'elles étaient là et que moi aussi. J'ai trouvé ça plus intéressant d'aborder les choses autour de moi simplement par ce prisme, plutôt que pour des considérations intellectuelles. Une pièce a été fondatrice dans ma pratique, Couvertures (2018-...). C'est un inventaire en cours des couvertures utilisées par les soldats des différentes armées du monde. J'ai commencé à cette période à me rendre compte que des choses se passaient, que des frontières bougeaient, que des drames éclataient, mais que peut-être, un léger courant d'air affectait le sommeil d'un soldat comme il affecterait le miens, qu'il y avait une grande intimité et banalité aussi là-dedans. Les couvertures ne racontaient pas ça, elles en étaient simplement des témoins. Il y a une phrase d'Agnes Martin qui résume bien ça : « Le tortillement d'un ver de terre a autant d'importance que l'assassinat d'un président ». C'est très vrai, je crois*

*F.B / Comment pensez-vous que votre recherche s'inscrit dans le discours artistique et socio-politique contemporain ?*

*A.S / C'est un peu enfoncer une porte ouverte aujourd'hui, mais cette dimension intime et domestique est souvent considérée comme un lieu de résistance au capitalisme et à l'idée de rentabilisation productive. Je suis contre l'idée de but. Je pense qu'il n'y a aucune raison à ce que quoi que ce soit existe, nous existons sans raison, nous sommes là juste parce que nous sommes là, sans raison de plus qu'un oignon, ou un coléoptère. Aborder les choses sous cet angle est contre-productif, ce qui est intéressant, je pense, dans le*

*monde d'aujourd'hui. J'aime l'idée que nous sommes là « à pure perte ». Je concentre tous mes efforts pour que mon travail le soit aussi, qu'il ne soit pas symbolique, qu'il ne raconte pas quelque chose, qu'il ne soit pas le support à quelque chose, mais qu'il soit plutôt une fin en soi. Il y a quelque chose de magnifique dans un poireau tombé par terre dans un magasin si l'on accepte que l'on est, au même titre que lui, une simple masse dans l'espace à un moment donné, à un endroit donné.*

*F.B / La récupération d'objets est une partie importante de votre travail. Cela a-t-il toujours été le cas ou y'a-t'il eu un évènement déclencheur ? Comment cela affecte votre pratique ?*

*A.S / Il y a cette notion de témoin qui me plait beaucoup dans les choses qui nous entourent, je n'essaye pas de faire dire quoique ce soit aux choses que je mobilise, mais plutôt d'être sensible à ce qu'elles sont. J'ai toujours collecté de la matière, qu'elle soit palpable ou plutôt de l'ordre de l'image. D'ailleurs, c'était vraiment principalement de l'ordre de l'image pendant longtemps, j'utilisais des motifs pris dans la rue, des choses vues. J'hybridais ensuite les souvenirs de ces choses différentes. J'aime faire des gestes les plus simples possible, c'est donc naturellement que j'ai commencé à utiliser les choses en elles-mêmes.*

*F.B / Comment le fait que vous utilisiez des objets de récupération vous fait-il aborder votre travail ? Cela, crée-t-il une distance entre vous et les pièces ?*

*A.S / J'essaie, avec les choses que je collecte, de provoquer des images mentales. Pour ce faire, je dois éviter les métaphores comme les premiers degrés. Il faut se situer sur un point d'équilibre, pour réussir à faire advenir une image, aussi fragile, soit-elle. Ça demande nécessairement un apprentissage et une écoute envers les choses mobilisées. Et c'est très épanouissant de travailler comme ça, de se mettre devant un filet d'ail ou des petits liens en plastique et de voir où est-ce qu'ils peuvent nous emmener autant que l'inverse. La distance qui se met en place est semblable, je crois à celle que l'on a avec un chat croisé dans la rue, un pas en avant, un pas en arrière pour ne pas brusquer l'échange.*

*F.B / Comment l'organique et l'inorganique coexistent-ils dans vos sculptures ?*

*A.S / J'utilise régulièrement des herbes ou des fruits et légumes dans mes installations en regard de matériaux plus stables. Ce mélange me permet d'obtenir des installations dont la structure est fixe, mais dans laquelle la matière évolue en permanence, que ce soit parce que les éléments pourrissent et se flétrissent ou parce qu'ils sont simplement changés. Dans Weather Report par exemple, je dépose*

*simplement environ 10 % de mes courses dans l'installation et je les échange quand je veux les manger. L'installation se teinte directement de mon rythme de vie.*

*F.B / Qu'est-ce que la recherche artistique pour vous ? Comment la théorie et la pratique se rencontrent-elles ? Si une rencontre a lieu entre les deux.*

*A.S / J'essaye de toujours faire suivre la théorie à la pratique et non l'inverse. C'est lié à cette notion d'apprentissage dont je parlais plus haut. Je ne veux surtout pas savoir trop précisément où je vais pour ne pas perdre l'écoute de ce qu'il se passe. Les mots pour moi ne doivent qu'être un commentaire, mais pas une légitimation d'une chose, car ils uniformisent et lissent tout. Jean Daniel Botta donne une définition intéressante de la poésie : « On donne des noms un peu moins précis, pour que les choses nommées reprennent leur liberté ». Je crois que l'art a beaucoup à voir avec ça./*